section médicale du « GDR 734 » de nous offrir encore d'autres recueils d'une telle qualité et d'une telle ouverture internationale !

Guy SERBAT.

Armelle DEBRU, *Le corps respirant. La pensée physiologique chez Galien* : Leiden, Brill, Studies in ancient medicine (13), 1996, 302 pages.

Ce n'est que justice si ce livre a été inséré dans la série déjà brillante des études sur la tradition médicale de l'Antiquité, dirigée par John SCARBOROUGH. Armelle DEBRU, professeur à l'Université de Lille, présente là en effet la partie galénique de sa thèse, à savoir la théorie du maître de Pergame sur la respiration et sur la physiologie en général, insérée dans l'histoire de la pensée antique sur ces questions et dans les débats forts vifs de son temps. Elle envisage les mouvements respiratoires, observés grâce à des expérimentations sur le thorax, dont certaines lors de séances publiques qui firent grand bruit à Rome, moins à cause des enjeux proprement médicaux que des enjeux philosophiques en cause. La structure et le fonctionnement du cœur, des poumons et des vaisseaux pulmonaires. La finalité de la respiration et de la perspiration. Elle n'oublie pas l'asphyxie et les autres pathologies respiratoires. Puis elle passe à l'étude des exercices thérapeutiques mettant en jeu les processus respiratoires, avec en particulier la lecture à haute voix. Tous ces développements sont fondés sur des traductions originales. C'est là par bien des côtés un livre novateur, au courant des travaux anciens et récents (bibliographie p. 273-288), qui fait comprendre toutes les réticences et les critiques qu'a suscitées l'œuvre de Galien en matière de physiologie, accusé qu'il fut notamment d'avoir rendu impossible pour des siècles la découverte de la circulation du sang. Il intéressera les historiens de la médecine et les médecins.

Danielle GOUREVITCH.

Histoire des religions.

Philippe BORGEAUD, *La Mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie* (Collection La Librairie du XX^e^ siècle) : Paris, Éditions du Seuil, 1996, 266 pages.

Le sous-titre ne doit pas induire en erreur : nous sommes loin de l'héritage laissé par Bachofen et des vastes synthèses qui, comme celles de Przyluski ou d'E. O. James, partent des déesses néolithiques pour aboutir à la Vierge Marie, en passant par la Dame aux fauves, Déméter et Isis, toutes figures de la Grande Déesse ou de la Mère divine, mises toutes plus ou moins sur le même plan. Le livre net et rigoureux de Ph. BORGEAUD propose de la figure et du culte de Cybèle une analyse strictement historique. Plus resserrée dans l'espace et dans le temps, son étude retrace les échanges multiformes qui, du VI^e^ siècle avant notre ère au VI^e^ siècle après, ont fait circuler entre l'Asie mineure, la Grèce et Rome, une complexe figure divine, celle de la Mère des dieux, son cortège spécifique de prêtres eunuques, les galles, et le discours tour à tour païen et chrétien qui se construit autour de la chasteté.

C'est à la fin du VII^e^ et au début du VI^e^ siècle, dans une Phrygie qui, déjà, est en contact avec le monde grec archaïque, qu'apparaissent les premiers monuments, sanctuaires rupestres, effigies et inscriptions d'une « Mère », une *Matar Kubileia*, qui porte le nom d'une montagne, comme d'autres « mères » divines, du

Dindyme ou de l'Ida. D'Anatolie, par Sardes et par Phocée, elle gagne la Grèce propre et jusqu'à Marseille.

Le latiniste, qui porte sur Cybèle un regard romain et la voit avec stupeur débarquer à Ostie en 204, sous les espèces scandaleuses d'une pierre noire, servie par un clergé de castrats, suit avec un intérêt particulièrement vif ces premiers pas de Cybèle dans le monde grec, « Mère » installée à Athènes dans un sanctuaire du Bouleuterion, dès le Ve siècle. Sa statue cultuelle est l'œuvre d'un élève de Phidias. Les statistiques, qui attestent de la piété populaire, sont impressionnantes : 52 reliefs votifs au Musée national d'Athènes, 47 statues votives archaïques découvertes chez les Phocéens de Marseille au siècle dernier. La Mère des dieux, anonyme, est assise sur un trône flanqué de lions. Mais qui est cette déesse ? « À la fois nationale et exotique, autochtone et asiatique, elle se fait duelle, sinon plurielle » : pour être sensible aux effets de l'art, le lecteur n'en regrette pas moins les équivoques d'une formule si bien balancée et souhaiterait une formulation plus explicite, même si ce doit être un aveu d'ignorance.

Le livre, et c'est là son aspect le plus stimulant, remet en cause un certain nombre d'idées reçues. Même si j'ai peine à croire à la relation posée entre Galates d'Asie et Gaulois d'Occident, Mère des dieux et Mères celtiques, aérolithe de l'une et pierres surnaturelles qui appartiennent à l'environnement des autres. Le culte romain de Cybèle et d'Attis, la « semaine sainte » que nous connaissons pour l'Empire tardif, par le calendrier de Philocalus, en 354, font l'objet d'une relecture et d'une chronologie très étalée dans le temps, qui permet la confrontation entre rituel métrôaque et rituel chrétien. L'institution de l'archigallat et du taurobole est datée du règne d'Antonin. La liturgie de mars, qui ne sera complète qu'avec les *Hilaria*, fête de la résurrection d'Attis (aux origines simple prêtre de la déesse : un Attis), ne prend sa forme définitive qu'au IIIe, si ce n'est au IVe siècle : la victoire sur la mort du jeune dieu, amant de la Déesse, est une riposte à l'apologétique chrétienne. Quant au taurobole, Ph. BORGEAUD ne voit dans la fameuse description de Prudence qu'un exercice de style, et non un document réel : point de fosse, point de baptême de sang, mais des métaphores qu'il faut se garder de prendre à la lettre et qui inaugurent « la longue histoire d'une illusion ».

Attis ressuscite. À la Mère des dieux est confrontée la Mère de Dieu, Théotokos. En l'absence de conclusion ou de synthèse finale, le lecteur poursuivra seul sa méditation sur le riche contenu de ce livre dense et neuf, précisément ciblé, et qui déroule sous nos yeux, avec hardiesse et rigueur à la fois, une page majeure d'histoire religieuse.

Jacqueline CHAMPEAUX.

Reinhold MERKELBACH, *Isis Regina-Zeus Sarapis, Die griechisch-ägyptische Religion nach den Quellen dargestellt* : B. G. Teubner, Stuttgart und Leipzig, 1995, 722 pages, dont 206 d'Abbildungen.

Cette somme consacrée à l'isiacisme et au sérapisme vient compléter de grands travaux d'histoire religieuse et de comparatisme méditerranéen, comme *Les Religions Orientales...* de CUMONT, ou *Le Culte d'Isis* de F. DUNANT. La perspective, vaste diachroniquement, suit l'isiacisme dans les avatars de ses rites et de ses mythes, depuis les temps pharaoniques jusqu'au Bas-Empire, avec pour fil directeur l'hellénisation et l'intégration dans l'empire romain. Il faut toutefois préciser que l'enquête n'était pas centrée sur les voies de pénétration de l'isiacisme et des religions orientales, et que l'étude des textes, textes sacrés de l'ancienne Égypte ou littérature

gréco-romaine, base d'une théologie cohérente, domine tout l'ouvrage. L'association d'Isis, déité primordiale, et de Sarapis, « création » récente des Ptolémées, répond au dessein d'analyser le syncrétisme hellénistique des croyances religieuses. La mise au point (5. Osiris-Sarapis) souligne l'existence d'un Sarapis-Osiris ancien, « forme d'apparition d'Osiris » à Memphis, et les convergences fonctionnelles et mythographiques qui se codifient en une théologie cohérente entre *Oserapis et Dionysos. Tout au plus regrettera-t-on un peu que dans un immense corpus de textes (Index exhaustif, p. 703 s.) la grande étiologie de Tacite, *Hist.* IV soit minorée : l'historien l'a écrite à une époque d'égyptophilie et même d' « égyptomanie » (voir les inscriptions latines du Memnon).

La première partie apporte comme « introduction » une somme d'égyptologie remarquablement documentée : notamment sur le corpus mythographique d'Isis et Osiris (p. 3 s.) ; ici, la vie et le dépècement d'Osiris, sa résurrection, sa procréation posthume, sont associés à l'interprétation « physique » ancienne (Osiris-Eau et Isis-Terre liés à la crue du Nil et à la fertilité ; syncrétisme osiriaque des fonctions souterraines, germination et royauté d'outre-tombe). La partie « égyptologique » utilise avec maîtrise la littérature sacrée (Texte des Pyramides) et les reliefs de Denderah, tout comme la partie sur *Le rituel des morts* (p. 23 s.) s'appuie sur les « livres des Morts » : si le corpus de ROEDER, et ses figures, sont bien exploités, si le parallèle entre Diodore et les papyri RHIND est fécond, la sélection exclut, semble-t-il, les papyri d'Ani, Hunefer, Anhaï. Il est vrai que la thématique de l'outre-tombe et son iconographie, illustrant la comparution, la profession de pureté et la pesée de l'âme, révèlent des quasi-invariants. La somme égyptologique se termine par une très bonne étude des syncrétismes mythographiques (et herméneutiques) : Isis-Déméter et la « quête » de l'absent ; Osiris-Adonis (Adonis-Fertilité) ; la compétition amoureuse d'Aphrodite et Perséphone, p. 44-45, dans le contexte gréco-romain, suscite des comparaisons avec les mythes mésopotamiens (Inanna, Dumuzi, etc.).

La partie fondamentale consacrée à « l'époque gréco-romaine » (p. 57 s.) est centrée sur le développement d'un isiacisme « unitaire » : bénéficiaire des assimilations syncrétiques que l'on sait, la déesse à la quête douloureuse devient salvatrice (Pelagia, Soteira, Pharia, Euploia, p. 66), avant de devenir « myrionomos » (papyr. 1380, § 168, p. 94 s.) : Hera, Koré, Athéna, Dikaiosunè (Ma'at), Hyfieia, Astarté, Thermuthis-Agathè Tychè... Au contraire, dans un processus bien analysé, p. 78 s., Sarapis ouvert aux attributions numinales de Poseidon, Asklépios, Jawé, Hélios, se dissocie d'Osiris et de sa richesse mythographique, autant que de sa « sainte famille » (Harpocrate-Horos) ; le cycle de la mort-résurrection lui échappe. On peut objecter à cette rigoureuse reconstruction de négliger pour l'épiphanie d'Aiôn le travail d'E. NORDEN, *Die Geburt des Kindes*, et pour Isis-Tyché l'apport de J. CHAMPEAUX. Le rayonnement mystique du culte en ses sites ptolémaïques, Memphis, Koptos, Thèbes, Syène, Philae, avec les itinéraires des « pèlerinages », est fort bien restitué, ainsi que les interférences grecques (Eleusis). Le thème de l'iconographie multiple du Nil est très bien esquissé, annonçant le riche appendice des 'Abbildungen' (III[e] partie, p. 484 s., en noir et blanc, même pour la Mosaïque nilotique). On a noté une belle analyse de l' « arétalogie » d'Isis (113 s.), précédant l'étude des circuits de diffusion du culte d'Isis et Serapis (p. 121 s.) : la convergence avec les grands circuits commerciaux et les grands ports est éclatante, tout comme les manifestations et attestations du surnaturel égyptien (Serapeion de Thessalonique) ; l'obstacle de la zoolâtrie apparaît bien en Grèce ; il mériterait une synthèse plus rigoureuse dans le contexte latin, de Pline l'Ancien à Juvénal. Tout en adhérant à l'excellent « précis » sur « les dieux égyptiens à Rome » (11, p. 130-146, culminant sur la Villa Hadriana), on regrettera un peu que la période flavienne et

l'égyptolâtrie d'Hadrien, bien situées dans une « mode de cour », ne tirent pas assez d'une exégèse de Tacite, *Histoires*, IV, 82 sq. (étiologie de Sarapis) ; même remarque pour la digression sur le phénix des *Annales* et ses implications de politique contemporaine) ; les *Acta Alexandrinorum* sont mieux traités, parce que moins connus. Les développements sur *Zeremonien und Riten, Einweihungsriten* sont très riches d'analyses, et centrés sur les sources grecques, érigées en édifice cohérent ; or l'antiisiacisme de Sénèque, et le '*De Superstitione*', sont bizarrement négligés : la contamination des rituels capitolins par l'Isiacisme est pourtant un fait majeur, tout comme le recours à la thaumaturgie politique chez un Vespasien. La liturgie solaire se dégage majestueusement des papyri « magico-religieux » (p. 187 s.), ainsi que la fonction oraculaire et onirique du culte (p. 199 s.) : la littérature latine y insiste négativement, en censurant les « marges » des cultes égyptiens, la galanterie hypocritement masquée (Tibulle, I.3, p. 137-138 ; et l'*Isiaca lena* de Juvénal, source fort négligée ?), ou le charlatanisme onirique. Les sources grecques révèlent, plus que les fugitives « confessions » des poètes latins (p. 210 s.), une adhésion totale au merveilleux sotériologique (catalogue des « arétalogies » littéraires d'Isis, p. 220 s., dans la *Vita Aesopi*, chez Aristide). Le mysticisme isiaque, initiatique, se dégage fort bien des « quatre hymnes de Mesomedes » (p. 225 s.) : ce corpus original et essentiel (à Hélios, à Isis, avec des résonances éleusiniennes, à la Nature et à Némesis) est l'œuvre d'un affranchi de l'entourage d'Hadrien ; il montre la quête du divin caché, d'une unité mystérieuse. Toute une *interpretatio Aegyptiaca* en procède : la réinterprétation « sous l'angle égyptien » de l'ésotérisme et du mysticisme grecs, d'Orphée à Pythagore et Platon. Le terrain est alors ameubli pour ce qui constitue l'originalité majeure de l'égyptophilie romaine : l'herméneutique philosophique de la religion, mythes et rites, œuvre des Grecs de l'Empire (p. 21 s.) ; le stoïcien Cornutus, dans son *Epidromè* de théologie. L'entreprise repose sur le décryptage du « dynamisme physiologique », qu'on note dans des traités spécialisés (p. 244 s.) : l' « allégorèse » et le décryptage des hiéroglyphes appelleraient une étude systématique de la somme de Chérémon d'Alexandrie, manifestement sacrifié. Voir *A. N. R. W.*, II, 36, 3, 2067 s. (M. FREDE, *Chaeremon der Stoiker*). Une mention particulière doit être réservée à *Plutarchs platonische Interpretation* (p. 252 s.).

On attendait avec le plus vif intérêt la partie de l'ouvrage qui étudie les romans « initiatiques » du monde gréco-romain, p. 266-303 ('Die Einweihung des Lucius', suivi par l'étude 'Einweihungsriten, Aretalogien und Romane', 28 sq., p. 340 s.). L'analyse du livre XI d'Apulée, très classique dégage la signification centrale de la « révélation hypnique » d'Isis, avec toutes ses épiclèses et fonctions numinales, p. 270 s. Les phases de la réhumanisation de Lucius, liées aux étapes initiatiques et aux promesses de félicité « élyséenne » sont très bien retracées. On peut discuter que la peau de l'âne s'identifie analogiquement au « cilice du candidat au baptême », alors que la correspondance entre l'initiation nocturne de XI, 23 et le Livre des Morts entraîne l'adhésion (p. 290 s.). Les pertinentes analyses sur les romans de Xénophon d'Éphèse et Achille Tatios, axées sur les « arétalogies » et sur les épisodes privilégiés de la thématique (naufrage, suicide, rapt par les pirates), mettent en lumière des analogies et parentés divines, tout un syncrétisme (Artémis, Isis, Hera, Sarapis dans les *Ephesiaca*) : le roman transcrit la « passion » d'Osiris dans les tribulations d'Habrokomès... L'étude d'Achille Tatios contient une intéressante synthèse sur le Phénix (p. 374, commentaire de III.24-25). On s'étonnera un peu que la belle synthèse des §§ 24 à 26, un précis sur « 500 ans de cultes égyptiens » dans le monde gréco-romain, l'analyse de la 'Régression' et de l' « Untergang' (avec les très belles reproductions des peintures de l'Iseum de Pompéi) ne constitue pas le couronnement du travail. Cette encyclopédie de l'isiacisme et des cultes égyp-

tiens, avec l'utilisation exhaustive des textes antiques jusqu'à Porphyre et Jamblique, qui associe l'histoire religieuse et les avatars de l'*interpretatio* philosophique, a pour fin et pour sommet une iconographie multiple, d'une richesse et d'une qualité de reproduction exceptionnelles ('Dritter Teil: Abbildungen', p. 485-692), qui éclaire par la peinture, la sculpture, la numismatique, le domaine sacré d'Isis, d'Osiris et de Sarapis.

Jean-Marie ANDRÉ.

Archéologie. Histoire de l'art.

Paolo CARAFA, *Officine ceramiche di età regia. Produzione di ceramica in impasto a Roma dalla fine dell'VIII alla fine del VI secolo a. C.* (Studia Archaeologica, 80) : Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1995, 276 pages, nombreuses figures.

Ce travail s'inscrit dans le prolongement des fouilles conduites par A. CARANDINI, entre 1985 et 1993, en contrebas de la pente nord du Palatin. Tout en révélant des vestiges du plus ancien système de fortification connu pour Rome, et l'existence en ce lieu de demeures « aristocratiques » dès les années 530-520, ces investigations ont livré un ensemble consistant de fragments de céramique qui couvrent sans solution de continuité la période allant des années 730 à la première moitié du V^e^ siècle.

Le livre de P. CARAFA se présente comme un essai de classification de ce matériel. À l'intérieur des quatre classes canoniques (« impasto bruno », « impasto rosso », « coarse ware » et « impasto chiaro »), des formes et des groupes qui en constituent les sous-ensembles, ces fragments sont répartis en types déterminés sur la base des particularités du bord de chaque vase. Ces types sont au nombre de 684, à quoi il faut ajouter ceux qui ont trait à la décoration. Pour chacun l'auteur indique les autres contextes archéologiques de la Rome archaïque dans lesquels il figure. Ces rapprochements s'étendent à l'Étrurie méridionale et au Latium puisque, tout au long de la période envisagée, l'*Vrbs* se trouva en situation d'homogénéité culturelle avec ces deux zones.

Cette classification autorise plusieurs conclusions que P. CARAFA énonce en termes toujours nuancés. Les unes sont d'ordre technique. La principale a trait aux innovations attestées dans le domaine de la céramique à « impasto rosso » ou « bruno » dès les années 730. Parce qu'elles se traduisent par la diffusion de formes nouvelles rapidement standardisées, nous avons la quasi-certitude que des artisans spécialisés se substituèrent alors au système de production domestique. La tradition relative aux *figlinae* de l'Esquilin mentionnées dans les *sacra Argeorum* suggère que leurs ateliers étaient regroupés en quelques zones. Inversement, si elle peut refléter la multiplication de ces ateliers, la prolifération de types nouveaux peu standardisés que l'on constate, pour la « coarse ware », dans le milieu du VI^e^ siècle atteste sans doute en même temps la renaissance d'une forme de production domestique : l'existence d'un four dont les restes ont été identifiés sur la pente nord du Palatin constitue peut-être un indice en ce sens, s'il est vrai qu'il faille le mettre en rapport avec les demeures « aristocratiques » situées en contrebas.

Certaines particularités de ces phénomènes sont autant d'indices de faits sociaux en même temps que culturels. La plus marquante tient à la présence, dans le matériel étudié, de ce qu'on peut appeler vaisselle de banquet. Comme P. CARAFA le